

Stéphane ROUGEOT

Blanche Allogène

T1 De l'autre côté de la mer

Le Sabir Numérique

Du même auteur

Romans
Les Ailes Ardentes
Blanche Allogène, *4 tomes*
Chamaneries
Un Chant sur la Magie Infuse
La Convergence des Alizés
D'Échéance
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager
Omine
Le Parfum du Sommeil
Le Revers de l'Âme
Scam Masters
Urgences Ascenseurs, *2 tomes*
Le Vol du Siècle

Recueils

À la Vôte
Anatomie d'une Enfance
Ravagée
Le Dos Fin
Mémoires d'Autracie
Les Mites et les Jambes
Nouvelles Actuelles
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes
Nouvelles Étranges
Nouvelles Inspirations
Tel est Féérique
Urgences Ascenseurs,
J'Écoute ?
Visions

Théâtre

Brave Magot
Ce Soir c'est la Fin du Monde
Déjà Vu
De Toit à Moi
En Grève
Éperdue et perdue
FarNIET !
N'attendons Pas que le Ciel
Nous Tombe Sur la
Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton
La Nuit des Cambrioleurs
Panique sur la Liste
Saynètes à la dérive
Saynètes et Sans Bavures
Les SOUSperhéros se rebiffent
Le Tort Ment *2 tomes*
Un Truc en Plus

Séries

GoldenBra 4 épisodes
ÉtrAnge Gardien 3 épisodes
Jeu de Loi 3 épisodes

Des Justes *1 épisode*
Les SOUSperhéros *1 épisode*

Je tourne et retourne mon téléphone dans ma main droite en prenant appui sur ma cuisse. L'écran offre une légère opposition à ma peau, peut-être à cause de la faible moiteur de ma main.

Très régulièrement, je vérifie qu'il n'y a pas d'appel. Si c'était le cas, l'écran s'allumerait, mais c'est plus fort que moi. De plus, je garde le contact physique afin de le sentir vibrer.

En fait, j'attends qu'il sonne. Il va sonner, je le sais. C'est moi qui ai provoqué cette situation.

Tous les gens marchent vite autour de moi, ils sont pressés. Enfin, presque tous. Certains prennent leur temps. Ils ont probablement été prudents en venant suffisamment tôt pour ne pas avoir à courir, ou bien ils pensent que de toute façon l'avion les

attendra. Ils vont dans le même sens. C'est logique, car à cette heure matinale où même le soleil n'a pas encore fait l'effort de se lever, les panneaux n'annoncent que des départs.

Ah, oui, j'avais oublié un détail : je suis à l'aéroport de Lyon.

J'ai fait attention à ne pas m'installer devant la grande baie vitrée à côté de l'entrée du terminal. Je déteste la sensation que quelqu'un peut m'observer par-derrière. De nos jours, tout le monde se croit en permanence devant sa télé, confortablement assis dans son canapé, et pense pouvoir mater ceux qui sont autour sans même s'en cacher. Je trouve ça irrespectueux. C'est pas ce que je fais, moi. Je balaie la foule du regard, sans m'attarder sur l'un ou l'autre. Je m'occupe, en attendant que ce fichu téléphone veuille bien sonner.

Je suis impatiente, et en même temps je n'ai pas envie qu'il sonne. En fait, si, j'en ai envie, je ne dois pas me leurrer. Je voudrais avoir envie qu'il ne sonne pas, ce qui est totalement différent.

Basculant ma tête en arrière, pour soulager mes cervicales, je me cogne à la vitre. Pas assez pour avoir mal, mais je suis surprise de la trouver si proche. Mes cheveux glissent de mes épaules pour se retrouver dans mon dos. Je replie mes jambes pour me mettre en tailleur. Je ne suis là que depuis quelques minutes, mais déjà je ressens des fourmillements. Ou bien c'est à cause de la nervosité ? J'aimerais être calme et sereine. J'essaie de me contrôler. Pourtant l'effet

obtenu est tout le contraire. Ça me cause du stress et des angoisses. Je me demande pourquoi.

Une femme assez âgée me repère de loin, et fait un détour avec sa valise à roulettes pour ne pas passer juste devant moi. Qu'est-ce qu'elle a cru ? Que je faisais la manche ? J'ai l'air d'être dans le besoin, avec ma coiffure blond platine, mes bijoux en or, mon maquillage de marque, mon Jean à 200 € et ma veste en cuir quasiment neuve ? Je me sens limite insultée. Il vaut mieux l'oublier. J'ai déjà suffisamment de raisons de m'énerver.

Toujours pas d'appel. Je vérifie que j'ai bien du réseau : oui, trois traits, c'est largement suffisant. Ça vient même de passer à quatre, le maximum.

J'aimerais ne pas penser à eux, mais je n'y parviens pas. Ça fait augmenter mon rythme cardiaque, qui ne se calme pas. Je ferme les yeux un instant, et j'essaie de respirer par le ventre, comme je l'ai entendu dire. Aussi profondément que possible. Non, ça ne me fait rien. Rien d'autre qu'oublier toute cette agitation autour de moi, et le bruit qui en résulte.

Je les imagine, tous les deux, aux guichets d'enregistrement.

Ils poussent les énormes valises au rythme saccadé des avancées de la file. Lui, un discret sac noir sur le dos, se charge des deux plus gros bagages, qu'il doit bouger chacun son tour, car il a une main occupée par une sacoche d'ordinateur débordante. Elle, le rattrapant avec toujours un temps de retard, peine tout autant, bien qu'ayant la garde des deux valises les plus petites. Les sourcils froncés, elle penche la tête vers lui, pour ne pas parler trop fort :

— Je t'avais dit de prendre un chariot !

Lui, plus détendu, voudrait pouvoir la calmer.

— On y est presque, c'est plus la peine.

— J'ai du mal, moi. Attends, je vais envoyer...

Alors qu'elle se retourne, la femme soupire.

— Où elle est passée, encore ? Sébastien, je crois qu'elle a disparu !

— Elle doit pas être bien loin.

L'homme, faisant presque un mètre quatre-vingt, domine largement sa compagne. Il en profite pour promener son regard par-dessus la tête des gens, même s'il sait qu'il ne me trouvera pas, car moi non plus je ne dépasse pas de beaucoup le mètre soixante. Sa compagne s'énerve :

— Je déteste quand elle nous fait ses blagues. Viens, allons la chercher.

— Djamila, Djamila, Djamila !

Il la retient par la main jusqu'à ce qu'elle le regarde.

— On va s'enregistrer, laisser nos bagages, et ensuite on sera plus libre pour la retrouver. Mais je suis sûr qu'elle est pas loin. Ne t'inquiète pas.

— Ça me stresse, moi, tout ça ! Et j'ai pas besoin qu'on en rajoute encore !

— Elle a dix-sept ans, c'est plus une gamine.

— Alors qu'elle arrête d'agir comme si elle en était une...

Le guichet se libère devant eux. Sébastien pousse ses bagages en lançant :

— Ah, tu vois, c'est à nous.

Tout en s'approchant, il sort de la poche de sa veste noire trois passeports et une carte de séjour, qu'il tend à l'hôtesse souriant exagérément. Elle le remercie poliment puis se met à pianoter sur son ordinateur.

— Ma chérie, calme-toi : tout va bien se passer !

— Inchallah ! Si seulement tu pouvais dire vrai. Je sens qu'elle va encore nous en faire voir de toutes les couleurs. Fallait pas la forcer à venir, je te l'ai dit !

— J'ai essayé de lui faire décider d'elle-même de venir. J'ai pas voulu lui mettre le couteau sous la gorge. Justement pour éviter qu'elle cherche à se dérober, pour qu'elle soit plus motivée.

— Il est pas très efficace, ton plan. T'aurais dû lui dire que c'était son cadeau pour son bac, comme on voulait faire au départ.

— Non, elle a déjà eu un ordinateur portable. Et on s'y est mis à plusieurs membres de la famille pour le lui offrir. Si on la gâte trop, elle va perdre ses repères. Surtout qu'aujourd'hui, le bac, c'est plus rien du tout !

— Monsieur ?

Sébastien se retourne vers l'hôtesse.

— Excusez-moi.

— Vous avez des bagages ?

— Ah, oui, plutôt.

Une fois toutes les valises enregistrées, il récupère ses papiers ainsi que les cartes d'embarquement, remercie son interlocutrice comme il se doit, puis entraîne sa compagne par le bras.

— Voilà une bonne chose de faite. Maintenant on la retrouve et on passe la douane. Si ça se trouve, elle a simplement pris les devants et nous attends là-bas.

Djamila s'immobilise. Elle porte sur Sébastien un regard dur.

— Non, mais tu crois vraiment ce que tu dis, là ? Elle nous fait une crise, c'est tout. On va pas la raisonner si facilement. Faut la bousculer un bon coup pour qu'elle obéisse, c'est tout.

Je suis tirée de ma rêverie par l'écran qui s'illumine. Une demie seconde plus tard, le vibreur se met en route. Je lis clairement « Appel entrant : Papa ». L'heure, juste au-dessus, indique qu'il a pris son temps.

Je sais qu'il y a cinq sonneries jusqu'à ce que le répondeur se déclenche. J'attends la dernière limite avant de décrocher :

— Ouais ?

Bien qu'elle soit loin, je distingue nettement la voix de Djamila qui s'excite en lançant « Passe-la-moi ! » mais, heureusement, il ne le fait pas. Au lieu de ça, il lui demande de se calmer et annonce qu'il va s'en occuper. Finalement elle laisse tomber avec un «

Oui, c'est ça, tu t'en occupes ! » qui en dit long sur ses espoirs de voir la situation se régler rapidement.

— T'es où, là ? On te cherche partout !
Préviens quand tu t'éloignes, s'il te plaît !

J'expire fortement, dans le but que ça s'entende, évidemment. Pas tout à fait un soupir. Disons que je ne le fais pas pour que ça soit un soupir, mais pour que ça y ressemble beaucoup. Je veux paraître énervée, mais pas trop. J'en ai marre de passer pour une ado attardée qui fait caprice sur caprice. Pourtant, je réalise, souvent trop tard, que j'en ai encore les symptômes. Et à l'instant, ça ne fait pas exception.

C'est pas vrai, ils ne s'inquiètent pas. Ils en ont juste assez que je les prenne régulièrement à contre-pied, que je ne fasse pas ce qu'ils attendent de moi. Je n'ai pas envie de faire ce que les gens attendent. Je veux faire ce qui me rend unique. Ce qui me rend moi. Qu'on sache, rien qu'en voyant ce qui est fait, que j'en suis l'auteure. Dans la vie de tous les jours, c'est pas facile. Les gestes quotidiens sont remplis d'automatismes que la plupart des gens font aussi. Ma quête d'identité n'est pas encore terminée, il y a du boulot qui m'attend ! J'ai vraiment du mal à déterminer ce qui fait de moi ce que je suis, et ce que je dois me forcer à faire comme les autres.

Mes yeux descendent sur mes petits mocassins rouges, que j'adore bien qu'ils me fassent mal aux talons quand je marche longtemps avec. Si je ne dis rien, c'est seulement parce que je ne sais pas quoi dire. J'ai envie de m'excuser, de courir vers eux et de

les serrer dans mes bras. En même temps, j'ai envie de les emmerder, leur montrer qui je suis et surtout que je n'ai pas envie de me laisser marcher sur les pieds, et pas seulement parce qu'ils me font mal.

Je savais que je ne devais pas accepter ce voyage. Mon père a beaucoup insisté. J'ai senti qu'il avait sorti des arguments réfléchis et préparés. Son discours sonnait faux. Ce n'était pas ses mots à lui. J'ignore où il les a trouvés, ou si elle lui a soufflés. Si j'ai cédé, c'était surtout pour lui faire plaisir. Je sentais qu'il voulait que je vienne. Que ça comptait vraiment pour lui. C'est la seule raison pour laquelle j'ai dit oui. Mais maintenant je le regrette. Tiens, d'ailleurs, qu'est-ce qui se serait passé si j'avais refusé dès le début ? Est-ce qu'il aurait baissé les bras ? Il aurait insisté encore davantage ? Il avait probablement des arguments qu'il n'a pas eu l'opportunité de me sortir, mais sa liste aurait vite été épuisée.

Un garçon, la quinzaine d'années, encore imberbe, traîne derrière ce qui est probablement ses grands-parents. Il me dévisage avec insistance. J'ai appris par expérience qu'il ne faut surtout pas chercher à soutenir le regard des garçons lubriques. Au lieu de les repousser, les gêner, ils le prennent pour une réponse affirmative à leurs avances silencieuses. Celui-là, apparemment timide, n'insiste pas dès qu'il remarque que je le vois faire. Je n'ai rien d'extraordinaire dans mon apparence. Je prends soin de moi, c'est tout. Je ne mets jamais de vêtements provocants, je ne me maquille pas à outrance, juste assez pour cacher les défauts et pas faire tache à côté des copines. Pourtant, je dois continuellement

supporter ce genre de comportement. Est-ce que je corresponds aux critères de tous ces pervers qui ne demanderaient qu'à me déshabiller sur place et me faire tout un tas de choses que j'imagine même pas, d'après ce que je lis dans leurs yeux ? Ou bien j'aurais ce qu'on pourrait appeler du charme, qui fait que j'ai l'apparence de la petite amie parfaite ? Je n'ai jamais cherché à le savoir. Les filles me disent souvent que je suis jolie, mais je ne pense pas l'être plus qu'elles. Surtout Charlotte et Marie. Ces deux-là, je les déteste au plus haut point, mais je ne l'ai jamais montré, parce qu'elles sont sympas et que j'ai besoin de faire partie du groupe. Elles, elles représentent pour moi la beauté, c'est pour ça que je les envie. Comme elles, j'ai décoloré mes cheveux. Comme elles, je n'achète plus que des produits de beauté de grandes marques, quitte à en prendre moins, ou à m'attirer les foudres des deux adultes qui tiennent les cordons de ma bourse. Comme elles, j'ai appris à arpenter les allées des magasins à la mode, alors qu'avant je me contentais de ce qu'on m'offrait à Noël.

Le garçon s'éloigne. Maintenant, c'est à mon tour de parcourir sa silhouette. Mal fringué, mais pas repoussant pour autant. Il est loin de détrôner cet acteur australien que j'ai vu dans la nouvelle série que les filles m'ont fait découvrir sur internet le mois dernier. Une pauvre sitcom ringarde et affligeante, mais quel mec !

— Émilie ? T'es toujours là ?

— Oui, papa.

— Bon, on va discuter de tout ça calmement devant un café. Rejoins-nous dans la queue pour la douane, d'accord ?

Il ne me laisse pas répondre. Après avoir ajouté « à tout de suite », il raccroche. Il sait que Djamila va lui tomber dessus et l'enguirlander pour son manque de fermeté. Comme d'habitude. Il n'arrive pas à prendre le ton qui conviendrait avec moi, ou un truc du genre.

L'heure de la sentence a sonné. Entre mes doigts, je les vois approcher, et s'installer autour de ma table. Lui porte le plateau, et elle range son portemonnaie dans son sac. Je ne bouge pas. Je suis accoudée, la tête dans mes mains, les suivant des yeux. Eux, par contre, ne me regardent pas. Ça va tomber. Plus ils sont distants et silencieux, plus ça va faire mal. C'est toujours comme ça.

Ils n'ont rien dit du tout en me retrouvant à la douane. Je les ai rejoints au moment où c'était leur tour. Après coup, j'ai pensé qu'ils avaient peut-être laissé passer plusieurs personnes, pour m'attendre. Je n'ai pas ouvert la bouche plus qu'eux. Une fois cette formalité remplie, on s'est dirigés vers les toilettes. J'en ai profité aussi. Puis elle a proposé d'aller prendre le café promis. La cafétéria était juste à côté. C'était

un self, comme au lycée. Un lieu qui me fait horreur. On s'y bouscule. On y attend. On s'y attouche. Et on y papote. C'est long. Ah, j'oubliais : on y mange mal aussi. Je suis bien contente de ne plus avoir à y retourner. Je ne sais pas ce que j'aurai à la place, mais ça ne peut pas être pire. Y a rien de pire.

Mon père secoue sa dosette de sucre. Il ne lève pas les yeux de son gobelet. À l'odeur, je devine qu'il a pris un chocolat, comme d'habitude. Avoir un père qui boit du chocolat, c'est pas une honte ? Ceux des copines boivent du café. Du thé, à la limite. Mais du chocolat ? C'est une boisson de gamin, ça ! Parfois, il choisit un cappuccino. Une histoire de goût, d'après lui. S'il n'aime pas le goût du café, alors qu'il ne prenne rien, ou une boisson froide... Ha, mais non. Il ne boit que de l'eau, c'est pas la bonne solution. Bref, j'ai un paternel qui craint. Même son boulot est nul : informaticien ! C'est d'un banal ! Je pouvais pas tomber sur un pilote d'avion, un trader ou un chef d'entreprise ? Non ! Il a fallu que ce soit un informaticien ! Et il a tous les clichés qui vont avec, évidemment. Des lunettes corrigent sa myopie – et à quarante-cinq ans, il commence à devenir presbyte en plus – qu'il essaie de dissimuler en mettant des lentilles, mais personne n'est dupe. Un physique... J'allais dire d'informaticien, c'est déjà entré dans le langage courant. Je ne sais pas ce que ma mère lui a trouvé qui justifiait de l'épouser, mais d'après moi, c'est certainement pas son apparence, en tout cas. Bon, je ne suis pas forcément très objective, parce qu'il a eu une promotion l'année dernière : il est passé chef. « Chef de projet », j'ignore ce que ça signifie

exactement, mais il était tellement content que ça doit valoir le coup. Si ça se trouve, il n'a personne sous ses ordres, et se contente de faire avancer un projet à lui tout seul. Mais peut-être qu'il est à la tête d'une équipe de quarante personnes, laissons-lui le bénéfice du doute. Même si je n'y crois pas.

Ah, il se décide enfin à déchirer l'extrémité et à verser la poudre dans son breuvage puéril. Maintenant, je parie qu'il va passer dix minutes à le remuer, jusqu'à ce qu'il soit à bonne température, c'est-à-dire quasiment froid.

Djamila termine sa tasse. Elle, elle adore le café très chaud. Elle se dépêche toujours de l'avaler. Mais uniquement le matin, sinon ça l'empêche de dormir. Comme si elle ne connaissait pas le déca. Pour un goût légèrement plus doux, elle n'aurait aucune difficulté à rejoindre les bras de Morphée. Continuant de m'ignorer – d'ailleurs elle semble ignorer tout le monde – elle prend sa petite cuillère et attaque consciencieusement sa tartelette poire-chocolat. C'est son péché mignon, à elle aussi, le chocolat, mais pas en boisson. C'est déjà mieux.

Si ça se trouve, ils sont ensemble uniquement par amour du chocolat ? Je vois ça d'ici : une robe marron pour elle, un costume blanc cassé pour lui, pour un mélange noir-blanc parfait. J'ai choisi cet assortiment volontairement, car lui est de type caucasien, un vrai blanc pure souche, tandis qu'elle est maghrébine à la peau mate. Ajoutons à cela une pièce montée couverte d'un coulis cent pour cent cacao. Et les tables parsemées de dragées sans

amande, et de fleurs en chocolat. De quoi filer la nausée à tous les invités. Mais ça ne serait pas grave, vu qu'elle est médecin. Ils pourraient passer leur nuit de noces aux urgences sans la dépayser plus que ça.

Comme s'ils s'étaient concertés, ils lèvent leurs yeux sur moi au même instant. Mon sang se transforme en Magnum triple chocolat, et mes jambes se ramollissent comme de la mousse.

— Émilie...

Je ne cherche même pas à répondre. J'attends mon sort imperturbablement en observant mon père, comme s'il était un présentateur sur le point d'annoncer le gagnant de la dernière télé-réalité à la mode.

— Quand tu m'as dit que tu acceptais de venir avec nous, je pensais que tu assumerais ta décision, et que tu te conduirais comme une adulte responsable. Qu'est-ce que ça veut dire, ce cache-cache ? Tout ce que tu nous montres, là, c'est que tu es toujours une gamine. Tu comptes jouer les gamines toute ta vie ? Tu te rends compte qu'on a pris le risque que tu refuses de venir, alors qu'on y tenait beaucoup ? Tu as fait un choix, et maintenant tu le renies.

Je lâche :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux, c'est dans un premier temps que tu me donnes une explication sur ton comportement. Dans un deuxième temps, tu nous diras comment tu comptes te conduire durant le

voyage. Et troisièmement, je veux que tu te tiennes à ce que tu auras décidé.

Il est en train de me mettre des limites. Mais en même temps, il essaie de me faire confiance. Il aimerait me traiter comme une adulte, avec toute la difficulté qu'il peut éprouver en tant que père à admettre que son bébé a grandi.

Djamila trépigne sur sa chaise. Elle a envie d'intervenir, c'est évident, cependant, elle n'en fait rien. C'est entre le père et la fille. La fille qui réfléchit à ce qu'elle va répondre, qui se triture tellement les méninges qu'elle commence à en avoir une bouffée de chaleur.

J'ai l'impression que les mots qui sortent de ma bouche proviennent de quelqu'un d'autre :

— Je suis désolée. Je le ferai plus.

— Tu te rends bien compte des implications de ce que tu viens de dire ?

Ben oui, banane ! C'est quand même moi qui ai parlé !

— Tu ne dois dire que la vérité. Si tu comptes recommencer, tu ne dois pas jurer que ça ne sera pas le cas.

— Je ne le ferai plus.

Il affiche un sourire satisfait.

— Je ne le ferai plus.

Sans que je puisse le contrôler, mon regard est attiré par une famille noire qui passe très près de nous. Je baisse la voix par pur réflexe :

— Et je me comporterai bien, c'est promis.

Djamila se lâche, ne souhaitant pas être considérée comme la méchante :

— Durant le voyage, et au-delà aussi, ça serait bien.

Alors que j'entrouvre la bouche, elle anticipe ma réponse et me coupe :

— Oui, je sais, je suis pas ta mère. Elle est partie et ça, c'est pas de ma faute. Mais il faut bien que tu comprennes que je vais un peu prendre sa place entre ton père et toi. J'ai pas la prétention de la remplacer pour tout. Mais tant que tu donneras pas la preuve que t'es une adulte à part entière, je resterai au-dessus de toi.

Elle a raison. Bien sûr qu'elle a raison ! Mais pourquoi j'arrive pas à être une adulte, moi ? Qu'est-ce que j'ai qui tourne pas rond dans ma tête ?

Et merde, j'ai la boule dans l'estomac qui revient, maintenant. Chaque fois que je pense à elle... À toi, maman ! Pourquoi t'es partie ? Tu vois où on en est, maintenant ? Ça n'arriverait pas si tu étais encore là ! Même papa n'est plus le même. Il s'est mis à croire en Dieu et à aller à l'église. Jusqu'à ce qu'il se rende compte que ça ne lui convenait pas. Alors il s'est tourné vers Allah. Il a rencontré Djamila. Et aujourd'hui on va voir sa famille en Afrique ! Mais j'ai pas envie de la connaître, sa famille. J'ai pas envie de

devoir sourire et plaisanter avec tous ces Arabes que je déteste avant même de les rencontrer. J'ai pas besoin de visiter ce pays qui d'ailleurs ne fait rien pour attirer les touristes, à en juger par les difficultés à obtenir ce foutu visa. Sans rire, quatre-vingt-dix euros pour avoir le droit de se rendre là-bas, c'est pas abusé ? Si c'était que moi, je leur aurais fait avaler, leur visa, sans passer par la bouche, et sans toucher deux cents monos. Je passerais des vacances tranquilles à profiter de mes copines, du soleil, et me reposer après cette année scolaire difficile. Je penserais aux options que je vais choisir à la rentrée, pour mes débuts à la fac. Je...

— Tu as déjà reçu un beau cadeau pour ton bac. Alors on va dire que ceci...

Je vois mon père porter une main dans le sac de Djamila et en sortir une boîte.

— Ceci sera pour te remercier de tes efforts et d'avoir accepté de nous accompagner, alors que tu avais sûrement d'autres projets.

Mais putain qu'est-ce qu'il fait ? La boule remonte et se coince dans ma gorge. Ça tire des larmes dans mes yeux et m'empêche de respirer ! J'éclate d'un sanglot aussi enfantin que son chocolat chaud.

— Papa... !

Loin de me remercier, son cadeau me remonte en pleine gueule toutes les vacheries que je leur fais subir à longueur de temps. Plutôt qu'une récompense, c'est une carotte qu'il me brandit sous le nez. Il essaie

d'acheter mon comportement, à défaut de l'obtenir par la douceur ou la fermeté. Je ne sais pas quoi lui dire. J'hésite à leur jeter en pleine face qu'ils ne m'auront pas comme ça.

Mais non. Ça ne serait pas très intelligent. On va passer trois semaines les uns sur les autres, alors je dois commencer à prendre sur moi, et à me montrer sociable.

En même temps, ça me touche énormément. J'empoigne la boîte du bout des doigts et la regarde à travers mes larmes. Je n'essaie même pas de deviner ce qu'il peut y avoir à l'intérieur. Je m'en fous, à vrai dire. Ce qui compte, à cet instant précis, c'est qu'ils aient eu l'idée de m'offrir quelque chose. Malgré tout.

Histoire de cacher un peu mon trouble, je lui saute au cou et le serre fort. Je lui murmure dans l'oreille un nouveau « Je suis désolée », car si j'avais voulu le faire à voix haute, ça m'aurait fait pleurer encore plus.

Il me tape sur les épaules. À travers ce contact très bref, je ressens une immense chaleur se déverser en moi. Une chaleur qui m'apaise et me réconforte.

— Allons, allons, sèche vite tes larmes. Faut que le steward mignon de l'avion puisse voir tes jolis yeux, sinon il ne pourra pas tomber amoureux de toi !

Même dans des moments pareils, il trouve toujours le moyen de m'arracher un sourire. J'essaie de trouver une répartie à la hauteur :

— T'es bête ! Tu sais bien que je veux pas de quelqu'un qui passe la moitié de sa vie à s'envoyer en l'air sans moi !

Alors que je me racle la gorge et tousse pour m'éclaircir la voix, je les vois tous les deux froncer les sourcils, inquiets pour ma santé. Je les rassure très vite :

— Non, ça va.

Djamila me tend un mouchoir en papier.

— T'as ton traitement sur toi, hein ?

— Oui, oui, j'ai tout ce qu'il faut, t'inquiète pas.

Ils savent ce que j'ai. Ils savent que ça peut se déclencher n'importe quand. Mais on fait tous comme si je n'avais presque rien. Pour ne pas dramatiser, et pour profiter de la vie, tant qu'elle coule dans mes veines.

— Si, je m'inquiète. T'es comme ma fille.

En m'essuyant les yeux, j'en arrive à l'évidence :

— Je vous aime. Tous les deux. Mais faudra quand même faire avec mon caractère !

Je me rassois en regardant la part de flan pâtissier qui m'était destinée. Je vais devoir attendre quelques minutes pour la descendre, car ma gorge n'est pas encore suffisamment desserrée.

— Bon, tu l'ouvres ? On voudrait savoir ce que c'est, nous !

Je réponds à mon père par un petit sourire timide. Je tiens toujours le paquet. Il a été vite fait avec un reste du papier qui a servi pour mon ordinateur. D'après la forme, je soupçonne que ça pourrait être un accessoire qui va avec. Peut-être une souris ? J'ai jamais su être patiente pour ouvrir les cadeaux. Je déchire tout, sans me poser de question.

Je reste sans voix. Un iPeach ! Et dernier modèle, celui qui vient de sortir le mois dernier ! Ça vaut une fortune – pour un téléphone.

J'entends à peine la voix masculine qui donne une explication sur son choix :

— On s'est dit que le tien commençait à être vieux. Et avec celui-là, tu pourras écouter de la musique, et même prendre des photos !

Je ne suis pas attirée particulièrement par tous les gadgets électroniques. Tout juste par l'ordi, et encore, parce qu'il me sert surtout à papoter avec mes amies.

Djamila veut participer aux réjouissances. J'accepte sa remarque, même si elle n'est pas d'un grand intérêt :

— Oui, et tu pourras aussi bavarder avec tes copines... On te trouvera une puce dès qu'on sera arrivés.

Je n'en reviens pas. Ils m'avaient préparé un cadeau, et moi, comme une conne, je continue de leur jouer mes mauvais tours. Mais putain, pourquoi je suis comme ça ?

— Je sais pas quoi vous dire... Merci !

— Ne dis rien. Mérite-le, ça nous suffira.